

Le vécu d'un francophone de Belgique à l'usage des québécois

Robert Massart

Number 67, October 1987

Francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45311ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massart, R. (1987). Le vécu d'un francophone de Belgique à l'usage des québécois. *Québec français*, (67), 74–75.



DOSSIER FRANCOPHONIE

LE VÉCU D'UN FRANCOPHONE DE BELGIQUE À L'USAGE DES QUÉBÉCOIS

robert massart

Plantons le décor!

Le « vécu » d'un Belge francophone, dis-tu ? Je veux bien essayer de répondre à ta demande, parce que cela me tente assez. Je ne sais pas si ce premier « billet » sera à la hauteur de ce que tu souhaites ; il faudra peut-être que tu me donnes ton avis.

Commençons toujours. Le vécu du Belge francophone, ça se passe d'abord dans un espace géographique. Oh ! un tout petit espace s'il faut le comparer à tes milliers et tes milliers d'arpents ! mais là n'est pas le plus important. Nous sommes ici dans « les vieux pays » comme

vous dites : les surfaces y sont plus réduites que chez vous, en revanche, la densité humaine et l'épaisseur historique y sont de loin supérieures.

Je ne te ferai pas l'injure de penser que les Québécois ne connaissent pas la Belgique. Beaucoup de mes compatriotes sont partis bâtir leur maison à côté des vôtres... Mais pour ne pas méconnaître la Belgique, peut-être avez-vous oublié que sur son territoire se situe la limite qui sépare deux mondes ? C'est une limite immatérielle, impalpable. Aucune frontière naturelle ne l'inscrit dans le paysage — pas de hauts sommets comme entre la Suisse romande et l'alsacienne — non, chez nous cette « ligne de démarcation »

court tout droit dans la nature. Se moquant des ruisseaux, se riant des collines et des vallons, elle va, de l'est à l'ouest, séparant le domaine des langues germaniques et celui des langues romanes... Exactement comme la ligne idéale de l'équateur, telle que je l'ai vue représentée au bord de la route, quelque part au Rwanda : en deçà du panneau de signalisation, l'hémisphère nord, au-delà, le sud, mais rien ne différenciait les deux côtés, bien entendu. On ne peut quand même pas en dire autant de notre frontière linguistique, car la toponymie est un indice réel de son existence. Au Sud, les noms de lieu de Wallonie sont l'ultime frange du long tissu de noms de villes, de villages, de rivières et de forêts qui s'enchaîne depuis la Sicile, l'Algarve ou la Cerdagne. L'immense lice des noms romans !

J'ai longtemps parcouru la route entre Bruxelles et Mons, une ville du Hainaut, proche de la frontière française. Bruxelles étant un ancien hameau flamand devenu, au fil de l'évolution socio-politique de la Belgique, une assez vaste agglomération en majorité francophone, quand on arrive de Mons, on circule donc d'abord en territoire wallon pour entrer, soudain, en pays flamand et resurgir, au bout de peu de kilomètres, dans la région — officiellement bilingue — de Bruxelles. Cette espèce de course d'obstacles ne manque jamais de stupéfier les visiteurs étrangers. Quoi qu'il en soit, on franchit cette fameuse frontière des langues juste après avoir dépassé le village de Wauthier-Braine... Je peux bien te l'avouer, je ne suis jamais passé par là sans éprouver de l'émotion. Le simple fait de lire le nom de ce village me disait que j'allais bientôt changer de monde, mais aussi que dans mon dos j'avais mille kilomètres de terre sur laquelle les habitants parlaient la même langue que moi, et que, plus loin encore, c'était toute la citadelle de l'Europe néo-latine qui donnait de la voix : toute l'Espagne et le Portugal, toute l'Italie !

Or, en poussant un peu les choses jusque dans leurs dernières conséquences, je me disais aussi qu'au-delà de la Méditerranée, ou du détroit de Gibraltar, j'aurais pu rallier Madagascar, en ne parlant que français ou portugais, à travers toute l'Afrique. Il m'était même possible de franchir à gué l'océan Indien, en rebondissant sur les Seychelles, les Comores, la Réunion et Maurice, pour atteindre la grande ville « francoparlante » du sous-continent indien : Pondichéry... Et plus loin encore, il resterait les îlots francophones du Viêt-Nam, du Cambodge et du Laos ! Telles étaient mes pensées chaque fois que ma petite voiture dépassait Wauthier-Braine, ce village au nom tellement gonflé de sève wallonne : la Braine, un mince ruisseau de ce Brabant dont je vais devoir aussi te dire un mot, et Wauthier, la forme locale de « Gauthier » ; en terre wallonne, peut-être à cause d'une incidence germanique plus forte qu'ailleurs, les « gu » à l'initiale se sont prononcés comme le « w » anglais, comme un « ou ».

Ce qui me frappait encore davantage, tandis que la position de l'autoroute (celle qui traverse l'Europe du Nord au Sud, de Copenhague à Alicante ou à Palerme) me permettait de contempler le paysage comme du haut d'un balcon exceptionnellement orienté, c'était la physionomie de ce modeste village des confins nordiques du monde latin, enroulé sur lui-même, blotti sous ses toits bleus et rouges, juché sur un tertre boisé, tout comme une authentique petite bourgade de la Provence ou de la Toscane. C'était cette ressemblance qui me sautait aux yeux... mais, méfiance : je le devais probablement à l'émoi de mon imagination... Tout comme il me semblait aller de soi qu'à très peu de distance de là, passé le bois de Hal et le lieu dit des Sept-Fontaines, les lieux habités, porteurs de noms flamands, ne devaient plus présenter alors aucune affinité avec ceux de l'Europe du sud, méditerranéenne, latine. Comme si seule la langue que l'on y parle pouvait non seulement conférer à une région, à un pays, une atmosphère particulière, mais aussi influencer sa géographie et sa nature profonde. Et pourtant...

Sais-tu que cette contrée dont je t'entretiens depuis un moment, qui s'appelle « le Brabant », renferme en réalité deux pays distincts, puisque la frontière des langues la traverse. La partie méridionale,

que nous appelons maintenant Brabant wallon, a longtemps porté le nom de « Roman Pays » par opposition à son voisin du Nord, le Brabant flamand. Quant au nom même de « Brabant », selon les toponymistes, il voudrait dire « les hauteurs qui dominent le marais ». Et il est bien vrai que c'est là, au cœur de la Belgique, que vient mourir le plateau qui s'abaisse depuis l'Ardenne, juste aux abords de la plaine flamande, elle-même un tronçon de la Grande Plaine européenne qui s'étire jusqu'en Russie. Il est étonnant de voir comment les populations romanisées ont le plus souvent dédaigné les terres basses et plates, aquatiques, laissant celles-ci aux nouveaux venus, en l'occurrence les Francs.

Au sujet de l'appellation « Roman Pays de Brabant » — que l'industrie du tourisme tente aujourd'hui de remettre à l'honneur — elle n'est pas sans rappeler celle de « Romance Terre » que les Luxembourgeois donnaient autrefois à la partie romane de leur territoire. Cette Romance Terre elle-même évoque chez moi un autre foyer de culture latine, probablement le plus oublié de tous, le moins connu, il s'agit de la « Tara Românească » — le pays romain, ou plutôt « roumain » — telle que s'appelait naguère la Valachie, autrement dit la grande province de la plaine danubienne de ce qui allait devenir, au dix-neuvième siècle, la Roumanie, cette oasis latine de l'Europe orientale.

Il est temps à présent de revenir à notre village « italo-brabançon » de Wauthier-Braine qui continue de chapeauter si gentiment sa colline ronde, à la lisière du Roman Pays... C'est là que nous étions restés tout à l'heure, et je t'avais même dit que je trouvais assez suspect le fait que deux ou trois dizaines de maisonnettes groupées sur une bosse fassent figure, à mes yeux, de symbole de toute la romanité là où elle se termine.

Et pourtant...

... rappelle-toi ces vers du *Plat Pays* :

« Avec de l'Italie qui descendrait
[l'Escaut
Avec Frida la blonde quand elle
[devient Margot »

Jacques Brel n'a-t-il pas éprouvé lui aussi la même impression ? Cette impression de glissement feutré des cultures et des civilisations, dans cet éternel pays de passages qui est le nôtre ?... Ce pays dans lequel, de temps en temps, — « sans qu'autrefois nulle autorité centrale ne l'en empêche, un village choisissait de sauter le pas et de passer dans le district des parlers du soleil ». Cette remarque de mon professeur Albert Henry, dans *Offrande wallonne*, — dont je ne me souviens que de la substance — pourra bien servir de conclusion à ce premier billet dédié au cadre géographique, celui de la Wallonie : la dernière parcelle du district des parlers du soleil.



NOTE DE

LECTEUR

marcel voisin

La nature de la conscience francophone en Belgique illustre bien l'importance de l'histoire. Il n'y a pas de nationalisme belge ni de nationalisme francophone en Belgique parce qu'il n'y a pas de nation belge et que la Belgique est un État artificiel et récent.

Lorsqu'on a procédé à la fusion des communes, il y a quelques années, on s'est aperçu que les vœux spontanés de la population correspondaient aux divisions féodales. C'est dire combien prégnante est la tradition historique.

Or, cette histoire est parcellaire, morcelée. L'actuelle communauté française de Belgique rassemble des territoires qui n'ont jamais vécu une histoire commune avant 1830. Ceci explique le particularisme des régions wallonnes et les difficultés à souder ces régions entre elles ainsi que leur ensemble avec l'entité de Bruxelles.

C'est pourquoi le dynamisme du Québec est un exemple important. Cette foi proclamée en un destin spécifique et cette volonté farouche d'exister par soi, quoi qu'il advienne, constituent un exemple remarquable et digne d'être suivi.

S'il arrive de se garder du chauvinisme, toujours infantile, toujours ridicule, il importe d'oser être soi et de le revendiquer clairement — notamment par les moyens de la culture — à la face du monde.